

l'éducation reçue la poussèrent dans la suite à faire des études plus fortes que ne les faisaient à cette époque les femmes, et à travailler tout particulièrement les langues étrangères dont elle devait tirer grand parti plus tard. Un peu avant la mort de son père, elle accepta avec empressement la proposition qui lui fut faite d'aller en Pologne pour achever l'éducation des enfants de la comtesse L. . .

Mlle Lix vivait depuis près de six ans au milieu d'une famille unie et charmante, dont elle était vivement appréciée, quand arriva l'année 1863, si glorieuse et si sanglante pour la Pologne.

Le sourd mécontentement qui, depuis longtemps, germait dans les esprits, éclata à propos de la loi du recrutement(1). Du jour au lendemain, la Pologne fut sous les armes et livra pour son indépendance cette lutte suprême qui aboutit à la couronne du martyr.

Le comte L. . . , dont on n'ignorait ni les opinions ni les sympathies pour les insurgés, fut bientôt mis à l'index par les Russes, qui lancèrent un mandat d'arrêt contre lui. Fuir immédiatement était son unique moyen de salut, mais quitter son domaine avec les seins, c'était les exposer tous à être découverts et pour le moins jetés en prison. En vain sa femme et ses enfants le supplièrent-ils de partir seul, en promettant de venir le rejoindre quand la tourmente serait un peu calmée, il refusa énergiquement.

Le danger croissait sans cesse, déjà la force armée parcourait les environs ; Antoinette Lix, avec toute l'autorité que lui donnait un jugement sûr, une affection sans bornes pour cette malheureuse famille, joignit ses instances à celles de la comtesse et s'engagea solennellement à défendre la jeune femme et ses enfants

(1) L'insurrection générale de la Pologne, préparée de longue date, devait éclater en 1863 ; mais le gouvernement russe ayant commencé le recrutement qui enlevait toutes les forces vives de la nation, le Comité central, constitué depuis quelques mois en gouvernement provisoire, publia, le 22 janvier, un manifeste appelant la Pologne aux armes, proclamant tous les principes de la démocratie la plus radicale et donnant la propriété foncière à la population rurale avec indemnité par l'État aux anciens possesseurs. Le même appel fut adressé à la Lithuanie, et le 5 février à la Podolie, à la Volhynie et à la Petite-Russie. Une quatrième proclamation aux Polonais soumis à la domination prussienne et autrichienne les conjurait de rester paisibles, en se bornant à soutenir l'insurrection par des envois volontaires d'armes et d'argent et à éclairer l'Europe sur sa véritable situation. Dans tous ces manifestes, le gouvernement national ne cessait de répéter que le premier acte de la révolution devait être de conférer gratuitement les terres aux paysans. (CHEVÉ).

ou à mourir pour eux. Cette promesse triompha des dernières hésitations du comte, qui partit, et il était grand temps.

Fidèles à la parole donnée, ne se dissimulant pas les responsabilités dont elle s'était volontairement chargée, Tony cherchait le moyen de sauver les êtres qui lui étaient confiés. Les alternatives de l'insurrection la jetèrent dans des circonstances exceptionnelles : elle revêtit l'habit masculin, et sans hésitations, sans défaillances, se consacra à la cause des opprimés, faisant avec joie à ce pays, devenu en quelque sorte sa seconde patrie, le sacrifice de sa jeunesse et de sa liberté.

Son journal, dont voici quelques extraits, dépeindra mieux que je ne saurais le faire son abnégation et son héroïsme.

\* \* \*

Le 22 janvier 1863, les Polonais, par bandes de 10 à 20 hommes, se réunissent près de la croix élevée en l'honneur de Kosciuszko, dans le Palatinat de Radom, et jurent de mourir ou de délivrer la Pologne du joug mascovite. Le 24, ils marchent sur Michow, n'ayant d'autres armes que des bâtons, des faux ou de mauvais fusils de chasse. Conduits par des chefs inexpérimentés, qui, dans la noble ardeur dont ils étaient animés, croyaient saintement que l'amour de la patrie peut, au besoin, tenir lieu de tactique militaire, ils ont le grand tort d'attaquer en plein jour les Russes, qui occupent une position inexpugnable, sont bien armés et de beaucoup supérieurs en nombre. Les Polonais sont repoussés, et les Russes, auxquels il faut un feu de joie pour éclairer chacun de leurs triomphes, incendient la ville et massacrent tout ce qui s'y trouve de Polonais.

On nous amène dix blessés au château où nous avons établi une ambulance souterraine. Je les soigne avec une religieuse félicienne, la Mère Alexandra (Mlle de Wolowska), qui a joué plus tard un rôle assez important dans ma vie pour que j'en fasse mention ici. Vers le 30 janvier, des courriers nous préviennent que des Russes marchent sur le château pour l'incendier. Le comte L. . . refuse de fuir : sa place est au milieu des habitants de Sycz, dont il est à la fois le protecteur et le père. Il me confie sa femme, sa belle-sœur et ses enfants, que j'emène à Myslowitz, petite ville manufacturière